

Faire de l'observation en laboratoire, quelques propositions de méthode

Quelques mots de méthodologie pour aborder la phase d'observation en laboratoire¹. Rien de très sorcier mais quelques points de vigilance pour s'assurer de la pertinence et de la cohérence de l'exercice !

Ce que n'est pas l'observation ethnographique :

- Ce n'est pas (seulement) un entretien délocalisé. Se déplacer dans les labos, rencontrer des chercheurs et discuter avec eux, est une étape fondamentale et riche d'enseignements. C'est d'ailleurs souvent ainsi que commence une première expérience *in situ*. Une observation peut ainsi être entremêlée de moments plus actifs et plus discursifs, mais il est utile et essentiel de garder en mémoire qu'une observation prend tout son sens dès qu'elle oriente vers des points d'attention différents, précisément, de ce qu'elle apporte la parole.
- Ce n'est pas non plus de "l'espionnage industriel" : dans le contexte d'observation en laboratoire, il est nécessaire de bien poser le cadre : les "hôtes" doivent savoir et comprendre (à peu près) pourquoi on est là, ce qu'on fait sur place, et ce qu'on fera de nos observations. -> Confiance et transparence (même si cela ne revient pas à expliquer simultanément tout ce que l'on fait d'où l'intérêt du carnet de recherche en ligne en parallèle).

L'observation ethnographique, c'est plutôt :

- Une **immersion**, qui supposera, autant que faire se peut, plusieurs "séjours sur site" (idéalement on n'est pas dans le *one-shot* de l'entretien)... ce qui pose la question du temps et du phasage.
- Une **posture particulière**: dans l'observation, on essaie d'être discret, de regarder et d'écouter (voire sentir et toucher mais tout dépend du contexte !) plutôt que de parler. Ce n'est pas toujours évident mais il faut vraiment essayer d'intervenir le moins possible - du moins dans un premier temps, quitte ensuite à demander des précisions, des explications pour que l'agent commente sa pratique. Autre point essentiel pour la posture : "je sais que je ne sais rien", ce qui vaut à la fois du point de vue de l'observateur (essayer d'oublier ce que l'on sait par ailleurs pour se concentrer vraiment sur le terrain, ce qui ne signifie pas pour autant négliger le travail bibliographique en amont et en aval pour la préparation et l'analyse, au contraire !) mais aussi de sa relation aux personnes qu'il rencontre (ne pas craindre de ne pas être légitime parce qu'on n'en saurait pas assez, au contraire ne pas avoir peur de dire qu'on est là pour apprendre et découvrir).

¹ Cette proposition, écrite de façon délibérément simple et spontanée, a été pensée dans le cadre du projet [DATAACC](#), lauréat de la 2e vague des appels à projet Collex-Persée, porté par l'Université Claude Bernard Lyon 1 en partenariat avec l'Université Grenoble-Alpes et DORANUM. Il s'agissait de se donner des éléments de méthode au sein de l'équipe projet pour aborder la phase d'observation en laboratoire sur la thématique de la gestion des données de la recherche. Le présent document a été légèrement repris pour être partagé plus largement. Ce document est susceptible d'être mis à jour et d'être diffusé sur différentes plateformes. Il est mis à disposition avec la licence Creative Commons CC-by-NC.



L'intérêt de l'observation ethnographique :

- Percevoir des choses qui passeraient hors du radar d'un entretien ou d'un questionnaire. Très concrètement, sur la question des données de la recherche étudiée dans DATAACC : la gestion des données de la recherche, c'est aussi une question de matériel (l'ordinateur du laboratoire est obsolète, taper à l'ordinateur avec des gants est difficile, ou au contraire l'espace de manipulation est bien conçu pour permettre la prise de note facilement etc.) de personnel (untel est arrogant, je ne veux pas partager avec lui mon carnet), d'organisation (il faut libérer la paillasse rapidement, pas le temps de faire ceci/cela ; il y a des procédures existantes et affichées jusque dans la salle de pause à côté de la machine à café), de formation (unetelle a suivi une formation sur les DMP, elle est experte sur la question et tout le monde la connaît dans le labo pour cela) etc. Autant d'éléments qui pourraient passer inaperçus dans un entretien mais qui deviennent visibles et ouvrent vers d'autres discussions. Dans notre projet, ce sont ces observations qui alimenteront la réflexion et guideront vers la construction de notre offre de formation et sensibilisation mais aussi donneront à penser la question de la position et de la posture du bibliothécaire pour accompagner les chercheurs.
- Tisser des relations fines avec l'ensemble des membres d'un laboratoire, toute catégorie confondue et tout métier confondu...
- ...et en apprendre énormément sur le fonctionnement de ces laboratoires et de la recherche dans les disciplines concernées (ce qui est à la fois enrichissant d'un point de vue personnel mais aussi et surtout fondamental pour toute volonté d'action sur des sujets dont les bibliothécaires sont souvent encore assez éloignés -> légitimité, réseau/contact, connaissance fine des besoins)

En pratique :

- Comment concilier le temps court du projet (et des emplois du temps surchargés) et les beaux principes de travail de terrain ? Réfléchir en termes de phasage. Pour commencer un projet, il est essentiel d'aller dès que possible voir concrètement ce qui se passe, recueillir des informations, y compris factuelles, rencontrer des chercheurs, échanger... Et aussi, tout simplement, briser la glace, mettre des images et des sensations sur ce qui pour l'instant est encore flou (un labo, des chercheurs, des données -> c'est abstrait !). Mais ensuite, se donner les moyens et la possibilité de poursuivre cette observation tout le long du projet (et donc de se rapprocher de l'immersion longue durée).

Plus concrètement encore :

- Le matériel : un carnet, des crayons. Ecrire des mots, pas forcément des phrases (l'idée c'est de ne pas avoir le nez dans le carnet), faire des schémas, de petits dessins, prendre des photos quand cela est possible (ne pas hésiter à poser la question, les réticences sont parfois moins fortes et moins nombreuses que ce qu'on pense, notamment si on précise que c'est un instrument de travail, de réflexion, attention ensuite néanmoins à l'utilisation et à la diffusion des clichés).
- Ne pas manquer les pauses cafés et autres moments de convivialité si on a la possibilité d'y être invité
- Bien regarder les lieux, les bureaux, le matériel utilisé, la façon dont le temps est employé/organisé, dont les infos sont partagées (les post-it accrochés par ci par là, les

mots punaisés ?), dont les règles sont affichées (la question des normes : écrites / orales / tacites)

- Être attentif à la façon dont les personnes se parlent (ou non) entre elles, et plus généralement aux interactions (Qui fait quoi dans quel ordre ?), les relations hiérarchiques ?
- Et être prêt à changer d'angle et ne jamais être déçu : une observation est toujours utile même quand on ne pense avoir rien vu ou rien compris !

Et ensuite ? Un double défi, exploiter et partager son expérience !

- Exploiter : c'est analyser, problématiser et reconnecter avec les autres informations (tirées des entretiens, focus groups, et lectures par exemple), ce qui suppose un temps dédié à la reprise de ses notes et à la réflexion post-observation, mais aussi un processus itératif (retourner sur le terrain, poser de nouvelles questions/prolonger les discussions)
 - Partager :
 - Au sein de l'équipe projet
 - Avec les autres collègues de la bibliothèque et la communauté professionnelle plus largement
 - Avec les personnes « observées »
- ➔ Cela suppose de mettre au point des formes de transcription de l'expérience, plus ou moins synthétiques et problématisées selon le public et le niveau d'avancement, de visualisation et de partage (un blog/carnet de recherche ? les réseaux sociaux, des articles...)
- Nous y travaillons actuellement !

Je reste à disposition pour toute question ou pour prolonger la discussion (belinda.missiroli@univ-grenoble-alpes.fr) !